

# La poudre du temps

On avance comme dans un conte à l'intérieur de ces tableaux où l'infiniment petit ouvre sur des avenues, des villes, des boucles de cheveux

EXPOSITION DES ŒUVRES DE BEATRICE CASADESUS  
Musée de Poitiers, jusqu'à fin septembre.

■ Dès qu'on met les pieds dans cette exposition, qui se présente plutôt comme un jardin mystérieux, ou comme un luna-park de barricades transparentes, on comprend pourquoi plusieurs musées déjà ont tenu à assembler ces œuvres très diverses de Béatrice Casadesus.

C'est qu'aucune réalisation française sans doute aujourd'hui ne permet comme celle-là de saisir la question, que Martin Heidegger, après d'autres, estime primordiale, de la place de l'art dans la cité.

Où est l'art, où se trouve-t-il aujourd'hui ?, demande en substance Heidegger. Il est dommage que ce philosophe n'ait pas vu l'exposition de Béatrice Casadesus, où l'art lui-même, après tout bien informé, donne la réponse.

Si nous prenons par exemple l'une des dernières « peintures » de Béatrice Casadesus, un portrait de femme, œuvre de toute beauté, réalisé en brûlant avec une espèce de petit bistouri électrique la « chair » d'un papier Canson, nous nous trouvons devant ce que l'on peut appeler une « œuvre d'art », particulièrement envoûtante, non seulement par elle-même et par les méditations qu'elle suscite sur le visage de la femme, l'attitude de l'artiste à son égard, mais aussi par les réflexions que provoque cette manière immédiate de « brûler

les ponts », de tourner le dos à l'ensemble des procédés connus, des outils d'usage, de ne garder que le papier et de le détruire par le feu, faisant naître ainsi une image d'une incroyable délicatesse, d'un rare respect.

Mais justement, à côté de cette œuvre d'art, ou derrière, nous avons les preuves que Béatrice Casadesus ne reste pas plantée devant cette œuvre d'art comme une mule. Ce qu'elle a fait ne lui en remontre pas. Pourquoi ? Parce que cette œuvre d'art n'est pas située, n'a pas de sens, se place, dès qu'elle est faite, hors de la cité, dans un lieu gratuit, exilé, pour un peu frivole puis inutile.

## Des traces d'âme

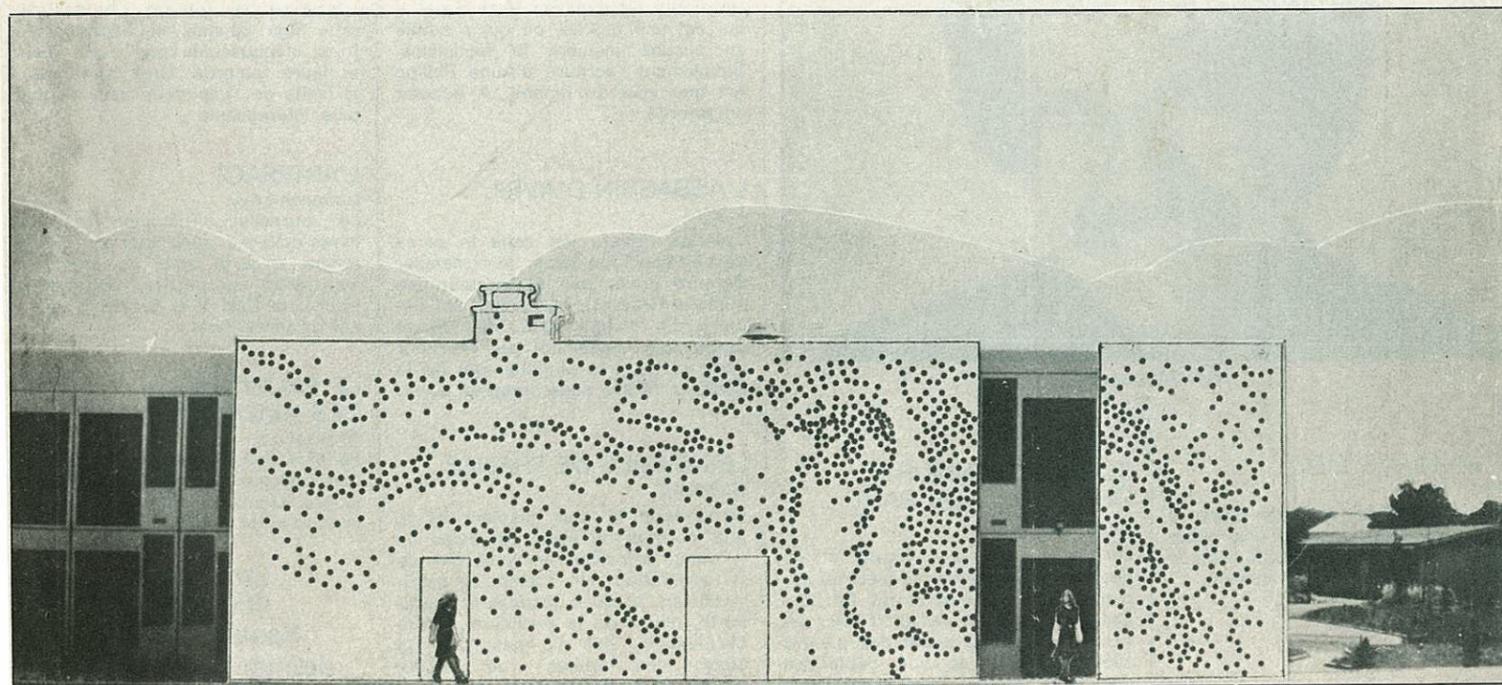
Il y a l'expression : « Ne pas en croire ses yeux ». C'est à quoi l'on pense, c'est ce qui doit se passer dans la tête de Béatrice Casadesus. Elle regarde son œuvre d'art, sa peinture, elle n'en croit pas ses yeux. Qu'est-ce que cette peinture fait là ? Elle écarquille les yeux, elle se recule pour essayer de comprendre, elle se rapproche jusqu'à mettre le nez sur ce papier torturé, brûlé comme avec des pointes incandescentes de cigarette. Et ce qui est passionnant, ce qui nous permet à nous de suivre l'aventure de la question « Où se place l'art ? », c'est que Béatrice Casadesus exprime tout cela par l'art lui-même, puisqu'elle est artiste, c'est comme ça, autant fonctionner avec les moyens du bord.

Béatrice Casadesus avance donc dans l'infinimental de sa peinture, comme dans des atomes de matières grises de l'art lui-même. Elle point des spectographies, des tomographies, sensuelles et mentales, de la première peinture. Elle fait penser à certains contes chinois où des troupes d'enfants se rapprochent de plus en plus du point central d'une bulle d'eau, et là, dans la pointe d'épingle d'eau, débouchent tous sur un immense paysage de montagnes et de villes magiques.

Alors vous prenez un atome d'art, un micron, comme dirait Pascal, d'art, par exemple le bord extrême de la lèvres supérieure de la femme du premier tableau, et les atomes de traits de papier bruni par le feu deviennent un fragment de cité, le sol inégal d'une cour de récréation, les vallonnements d'un jardin public. Oui, car Béatrice Casadesus est aussi sculpteur, sculpteur en grand si l'on peut dire, elle sculpte des parcs ou des écoles.

Voilà donc les fillettes élèves d'une classe de onzième dans une école de la Beauce ou des Landes qui piétinent avec leurs galoches les lèvres de la peinture, et les yeux ou le nez. En relief, les atomes de l'œuvre d'art relancent ou dérivent les jeux et les idées des petites citoyennes.

L'usage d'art, l'emploi d'art, qu'elles font de l'œuvre initiale, elles n'en ont pas conscience, clairement. Si elles s'écartent sur une éminence, ou contemplent d'une fenêtre du troisième étage de l'école le sol de la cour de récréation, elles découvrent aussitôt la sculpture de l'artiste, ce fragment de visage de femme, de mère, qui est comme une apparition plutôt affective, enfouie. Ces fillettes n'ont pas le sentiment alors d'avoir piétiné un visage de femme, pendant le jeu de barres ou de gendarmes et de voleurs. Elles navigueraient plutôt entre deux curiosités, elles superposeraient plusieurs émotions et plusieurs méditations. En tout cas l'œuvre d'art, l'art tout court ne sont plus du tout une énigme en marge comme lorsqu'elles regardent une reproduction en couleur de Cézanne dans un couloir. L'art est ici marié à des souvenirs, à des effrois, à des rêves, c'est un visage de femme retrouvé et oublié, et il est marié en même temps à des jeux, des dépenses physiques, des inventions collectives.



« Le Regard pictural », par Béatrice Casadesus  
Un être d'instinct, doué d'un miraculeux bonheur

En fait, on peut constater en visitant l'exposition du musée de Poitiers que les parcours de Béatrice Casadesus sont plus variés et souples, et plus accidentés, et plus merveilleux que l'exemple de cette peinture et de cette architecture gigantesque qui n'est pas une sculpture, qui est un moment de cité vivante où l'art disparaît derrière sa bonne volonté.

Mais ce qui est constant, c'est cet entêtement de Béatrice Casadesus à découvrir la place de l'art, en reprenant sans cesse la création artistique à sa naissance.

Car Béatrice Casadesus part chaque fois si l'on peut dire les yeux fermés, sur son instinct. Elle touche le papier ou la toile dans son for intérieur, elle n'a alors que des images qu'elle ne va pas chercher loin, celle de son père, de sa fille, d'un autre parent ou intime. Elle s'aide parfois de photos, exactement comme les médiums se servent de photos pour retrouver la trace d'une personne disparue, parce que les photos sont aussi un mystère qui dépose sur le papier des traces d'âme. Et avec du fer ou du feu, ou du charbon écrasé, n'importe quoi, elle dépose directement sur la matière sensible ce phénomène de l'art qui, alors, n'est presque pas de l'art, qui est comme une touche spontanée d'une impression.

## Un groupe de vivants

Mais l'impression est là, c'est un corps ou un visage devenu une image, une œuvre d'art. Et la ronde commence : que fait là cette image, approchons-nous pour voir, approchons-nous encore, descendons dans l'infiniment petit, l'infiniment secret, et l'image se désintègre, il n'y a plus que des traits, des pointes impalpables, et il y a un moment où l'art n'est nulle part, ni dans le cœur ou dans la tête de l'artiste, ni dans le souvenir du père ou de l'enfant, ni sur le papier, et il y a une traversée pas clairement discernable de miroir, ou alors comme une implosion, qui fait que cette absence d'art devient tout à coup une usine ou le monument du souvenir de résistants fusillés, ou une école primaire, et là c'est le contraire, le rapport est inversé, l'œuvre d'art est trop grande, elle n'est plus une œuvre d'art, elle est une présence qui apparaît, qui disparaît, et qui se fond dans les consciences des gens qui passent ou travaillent là, et qui crée dans ces consciences des surprises, des attentes, des arrêts, des scrupules, des moments d'oubli ou de ressouvenance.

L'exposition du musée de Poitiers, qui réunit un très grand nombre d'œuvres de toute dimension, de tout genre, de toute matière, et où l'on avance comme dans un conte, à travers des peintures transparentes et des images de sculptures fragiles comme des mirages, permet de vivre un voyage aujourd'hui unique dans cette contrée, absente de toutes les cartes, mais si omniprésente en chaque être vivant, de l'art. Et ce voyage est obsédant parce qu'il est vrai, on sent violemment ici que l'art est plus vrai que tout, sans doute parce que Béatrice Casadesus ne calcule rien, ne pense pas à elle, mais agit comme un être d'instinct doué d'un miraculeux bonheur, qui ne cesse avec ses mains de toucher l'art, de le chercher dans les yeux de la mère, dans les mains d'un homme, dans les boucles d'une fille, de le chercher dans le noir, dans la nuit, jusqu'au moment où l'art se retrouve au grand jour sur les avenues des villes, sous les pieds des citadins, au-dessus des bandes de gosses, mais jamais comme un spectacle immobile et raide, car l'art est alors les yeux, les mains, les boucles, de la ville elle-même, les battements de cœur d'un groupe de vivants, les traces de pas d'un pays entier sur la neige ou sur la poudre du temps.

MICHEL COURNOT